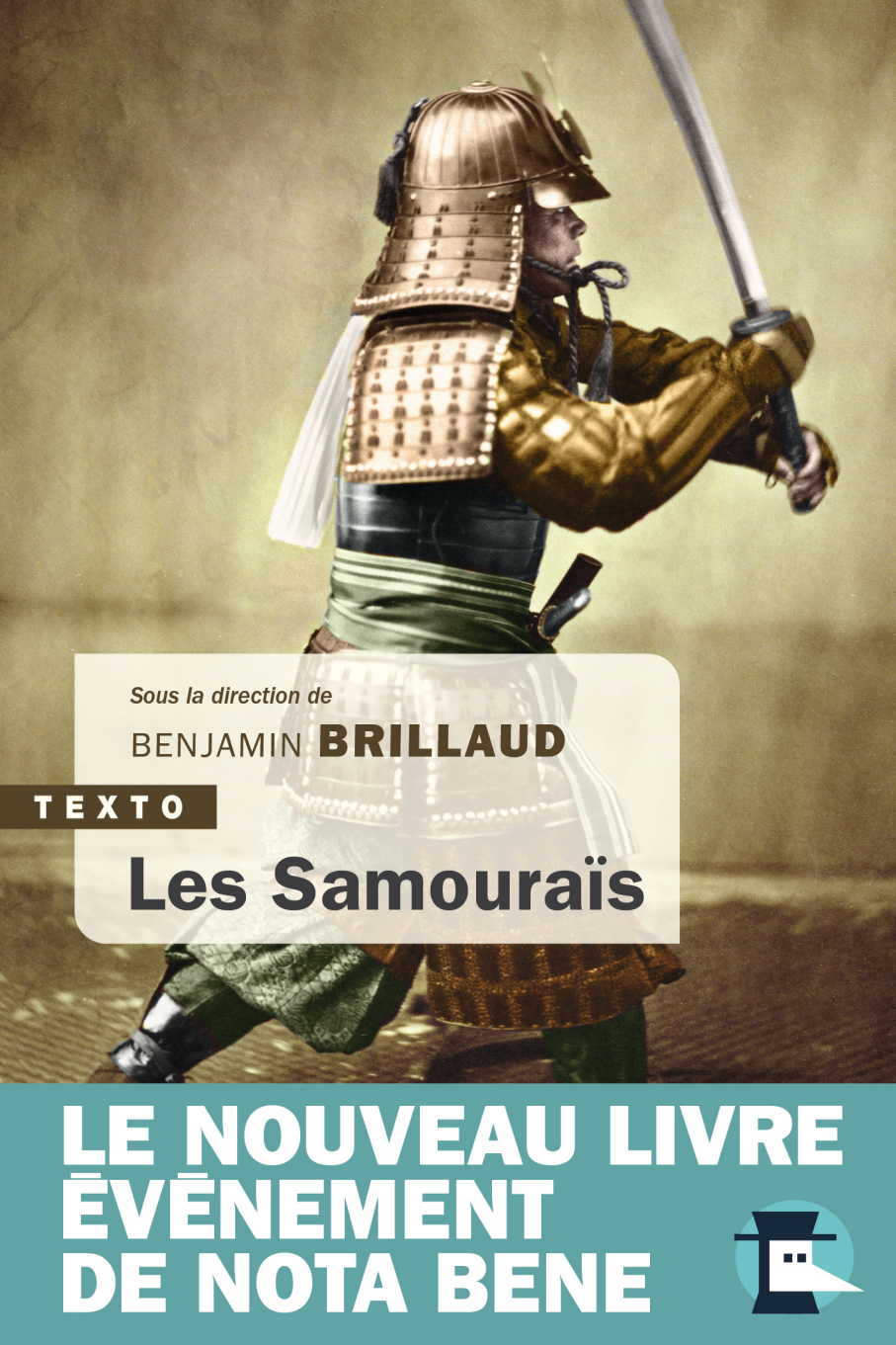




Sous la direction de

BENJAMIN **BRILLAUD**

TEXT O

Les Samouraïs

**LE NOUVEAU LIVRE
ÉVÈNEMENT
DE NOTA BENE**



LES SAMOURAÏS

Sous la direction de
Benjamin Brillaud
NOTA BENE

LES SAMOURAÏS

TEXTO

Texto est une collection des éditions Tallandier

1^{re} édition : © Link Digital Spirit, 2024

Cartographie : © Julien Peltier et © Légendes Cartographie

© Éditions Tallandier, 2025 pour la présente édition
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-6605-2

NOTE À L'ATTENTION
DES LECTRICES ET DES LECTEURS

Pour des raisons de commodité, l'accent japonais appelé macron (diacritique) parfois utilisé dans les retranscriptions du japonais a ici été remplacé par un accent circonflexe comme le veut souvent l'usage. Les voyelles longues, signalées par cet accent, doivent en effet être transcrites, car elles constituent un trait distinctif en japonais.

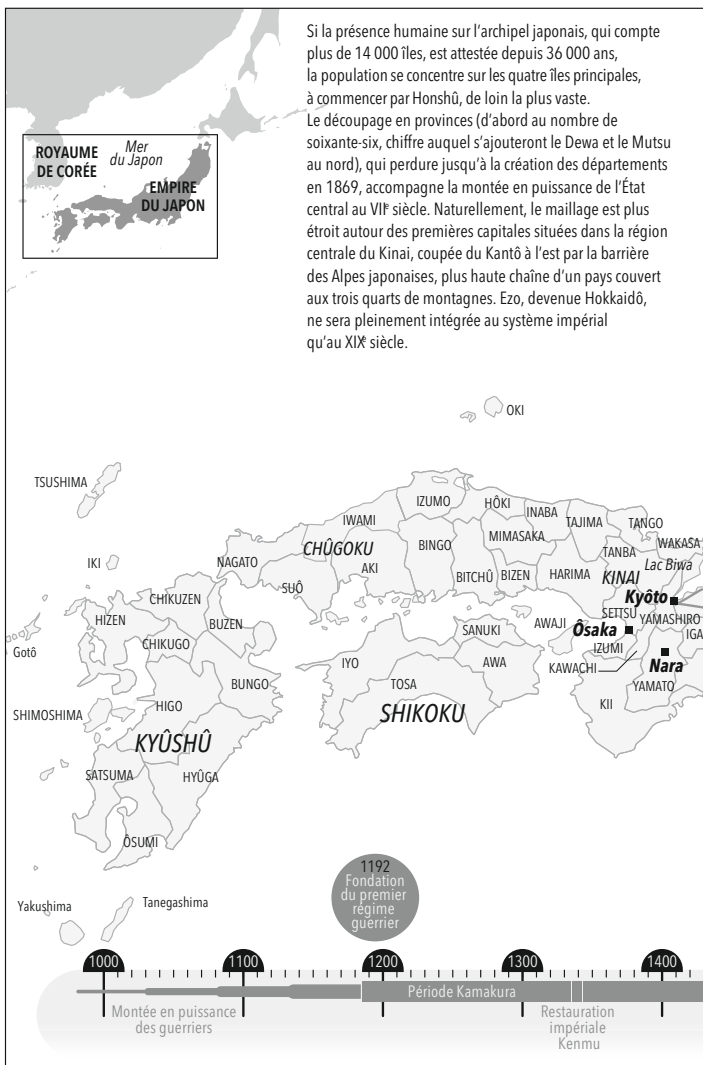
INTRODUCTION

Une lueur d'argent glisse sur la lame aiguisée d'un sabre. D'un geste net et précis, fendant l'air d'une campagne bucolique, le guerrier fait virevolter son arme, reflet de son âme, puis expire lentement en la faisant coulisser dans son fourreau. Tout est calme dans ce tableau poétique, les cerisiers en fleurs semblent silencieusement approuver la maîtrise et la discipline du combattant. Pas de doute, vous voilà transporté dans l'univers des samouraïs ! Cette image très romantique de la figure iconique du Japon médiéval a notamment été popularisée par le cinéma et la littérature, suscitant de nombreuses rêveries pour de multiples générations, y compris la mienne *via* le blockbuster *Le Dernier Samouraï*. Depuis près de dix ans, je vais à la rencontre d'historiennes et d'historiens pour mieux comprendre les enjeux du passé. Autant d'années qui n'ont fait que renforcer un constat navrant et pourtant très excitant : comme beaucoup d'entre nous, j'ai des idées préconçues sur l'Histoire là où, il faut bien l'avouer, « c'est plus compliqué que ça ». Quel plaisir alors de découvrir ou de redécouvrir des figures familières comme celle du samouraï ! Quel vertige de plonger dans ces écrits qui balayent nos croyances ! La figure du samouraï est complexe, mouvante, plurielle aussi. Elle a été parfois instrumentalisée, revendiquée, tronquée, et c'était pour moi un enjeu idéal de médiation que de réaliser une synthèse claire et à jour scientifiquement de ce qu'a été le samouraï sur près de dix siècles d'histoire. Dans l'ouvrage qui suit,

c'est autant l'histoire de cette classe guerrière que celle du Japon que vous explorerez. Une histoire déroutante, à la fois familière et très éloignée, tentant d'approcher tous les aspects du samouraï grâce à l'expertise des auteurs formidables qui ont accepté de m'accompagner dans ce nouveau livre collectif. Faites-vous un petit thé, et savourez !

Benjamin Brillaud

Le Japon, 66 provinces pour un empire



Si la présence humaine sur l'archipel japonais, qui compte plus de 14 000 îles, est attestée depuis 36 000 ans, la population se concentre sur les quatre îles principales, à commencer par Honshū, de loin la plus vaste. Le découpage en provinces (d'abord au nombre de soixante-six, chiffre auquel s'ajoutèrent le Dewa et le Mutsu au nord), qui perdure jusqu'à la création des départements en 1869, accompagne la montée en puissance de l'État central au VII^e siècle. Naturellement, le maillage est plus étroit autour des premières capitales situées dans la région centrale du Kinai, coupée du Kantō à l'est par la barrière des Alpes japonaises, plus haute chaîne d'un pays couvert aux trois quarts de montagnes. Ezo, devenue Hokkaidō, ne sera pleinement intégrée au système impérial qu'au XIX^e siècle.





Sculpture en bois du XIII^e siècle dont on dit qu'elle représente Minamoto no Yoritomo, le premier shogun (1192-1199), ici en costume de fonctionnaire de cour.

© Tokyo National Museum/ColBase

DU MYTHE À LA RÉALITÉ

Par Pierre-François Souyri

Tenants d'une société guerrière aux valeurs militaires et morales affirmées, ils ont fait l'histoire du Japon pendant près de mille ans. L'Occident les a retenus sous le terme de samouraïs. Mais qui sont-ils vraiment ?

Qu'est-ce qu'un samouraï ?

À la fin du ix^e siècle, dans une société en cours de féodalisation, apparaît une classe de guerriers constituée de seigneurs installés sur leurs terres et des hommes d'armes qui les entourent.

La question est simple, mais la réponse l'est moins. Les samourais (*samurai*) sont des guerriers qui, en tant que groupe social, ont dominé l'histoire du Japon depuis leur apparition à la fin du ix^e et au début du x^e siècle jusqu'à leur disparition dans les années 1870, suite à la révolution Meiji qui créa les conditions de la mise en place d'un État-nation moderne. Pendant un millénaire, ces hommes ont joué un rôle central dans l'histoire de ce pays et en ont façonné l'histoire.

L'existence de cette classe guerrière qui se constitue peu à peu en groupe dominant est liée à un processus de féodalisation de la société. Dans un contexte de recul de la puissance de l'État central dès le x^e siècle, les notables locaux se militarisent en constituant autour d'eux des milices privées de spécialistes de la guerre qui assurent l'ordre localement, du moins leur ordre. Les guerriers s'emparent du pouvoir politique à la fin du xii^e siècle et créent un système monarchique particulier dirigé par un shogun, le

bakufu ou régime shogunal. Celui-ci tient sa légitimité de la reconnaissance impériale. Trois dynasties shogunales se succèdent ainsi entre le XII^e et le XIX^e siècle : les Minamoto, qui fondent le régime de Kamakura dans l'est du Japon (1185-1333) ; les Ashikaga, qui établissent un nouveau shogunat à Kyôto (1338-1573), le *bakufu* de Muromachi (du nom du quartier de Kyôto où est installée leur résidence) ; et enfin les Tokugawa, qui s'installent à Edo, la future Tokyo (1603-1867).

ILS ACCOMPAGNENT L'HISTOIRE DU PAYS

Après la révolution de 1868 qui ouvre une ère nouvelle, les anciens statuts sociaux disparaissent et les guerriers sont « invités » par le monarque « à cesser de porter le sabre », privilège désormais réservé aux seuls officiers de la nouvelle armée impériale. La modernisation scelle donc le sort de la classe militaire japonaise traditionnelle. Disparus depuis un siècle et demi environ, leur présence dans la littérature, le cinéma ou la bande dessinée continue cependant à alimenter notre imaginaire aujourd'hui, au Japon comme en Occident.

Le Japon est le seul pays de l'Extrême-Orient à avoir connu une classe militaire aussi structurée, s'érigeant en groupe dirigeant. La Chine, par exemple, fut dirigée pendant plus de deux millénaires par une bureaucratie de fonctionnaires lettrés, les mandarins, et même s'il a pu arriver que des généraux s'emparent du pouvoir, aucune classe militaire héréditaire n'est jamais parvenue à s'affirmer très longtemps. En Chine comme en Corée, les lettrés administrateurs se sont toujours considérés comme supérieurs aux militaires. Les multiples incursions menées par les populations nomadisant sur les frontières nord-est et nord-ouest de l'empire du Milieu auraient pu expliquer la naissance

d'un groupe de professionnels de la guerre du type des samouraïs, mais il n'en fut rien. L'histoire du Japon n'est donc en aucune manière une réplique de l'histoire chinoise.

Cette exception japonaise fit couler beaucoup d'encre à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle quand le pays dut se définir dans son essence nationale face au continent sous influence chinoise d'une part, et aux puissances occidentales de l'autre. Si le Japon partage en partie avec ses voisins un même héritage culturel, la consolidation d'un groupe de guerriers au fil du temps constitue clairement une particularité politique et sociale de l'histoire de l'archipel japonais. Phénomène unique en Asie, un système dominé par des guerriers auquel vinrent se mêler de nombreux éléments idéologiques d'origine continentale s'est bel et bien implanté au Japon. Tour à tour admirés, craints ou méprisés, les samouraïs ont pendant un bon millénaire joué un rôle central dans le pays par leur rôle politique, leur poids démographique (5 à 7 % environ de la population au milieu du XIX^e siècle), par la culture qu'ils ont contribué à façonner, par les mythes qu'ils ont participé à créer.

QUE SIGNIFIAIT VRAIMENT LE MOT SAMOURAÏ DANS LE JAPON D'AUTREFOIS ?

Quand naissent les guerriers, il n'existait pas de mot standard pour les désigner. Le *samurai*, terme qui signifie « le serviteur », s'applique à l'origine à ceux qui étaient chargés du service auprès des nobles de cour ou de l'empereur. À partir du XI^e siècle, le mot est de plus en plus fréquemment associé à la notion d'escorte armée. Les samouraïs deviennent alors les gardes du corps, les serviteurs armés de la noblesse impériale ou des abbés des monastères. Mais pour désigner les guerriers en général, on fait aussi appel à des notions renvoyant au métier des armes comme *bushi*, l'homme en armes.

Bu, prononcé parfois *mu*, est la lecture en sino-japonais d'un idéogramme, *wu* en chinois, qui renvoie au caractère militaire ou martial de ces hommes. *Bu* se retrouve dans *Bushidô*, la Voie du *bushi*, donc du guerrier, ou encore dans *Budô*, la Voie des armes, autrement dit les arts martiaux. On le retrouve aussi dans *buke* qui signifie « les familles vouées aux armes ». Il est souvent opposé à *bun*, qui signifie les lettres. *Bunshi* est donc un lettré ; *bushi*, un guerrier, *shi* désignant ici une personne de qualité, un gentilhomme. Pour être plus précis encore, *samurai* désigne donc les petits guerriers, membres de la bande du seigneur ou de sa vassalité.

À vrai dire, les Japonais d'aujourd'hui parlent bien plus de *bushi* que de samouraïs... Mais parmi les Occidentaux, c'est le terme de samouraï qui s'est imposé. « Samouraï » et « *bushi* » en vinrent au cours des siècles à devenir synonymes.

On trouve également des termes plus anciens encore, qui renvoient aux spécialistes du métier des armes comme *mononofu*, ou qui évoquent la force physique comme *tsuwamono* (« l'homme fort »). Ils désignent ce nouveau groupe social qui émerge peu à peu vers l'an 900 à la fin des temps anciens, celui des guerriers : par là, il faut entendre des seigneurs installés sur leurs terres dans leur manoir et les hommes d'armes qui les entourent. Les seigneurs se reconnaissent eux-mêmes un chef, leur suzerain, désigné comme *tôryô* (mot à mot la « poutre faîtière ») ou *yumiya no chôsha* (le « chef des arcs et des flèches »). Les simples guerriers peuvent être désignés par d'autres appellations, comme *yumiya no tomogara* (« ceux qui portent arcs et flèches »). Le guerrier pouvait être également désigné par le rapport vassalique qui le contraint ou l'honore, il est alors le *kenin*, l'homme de la maisonnée, ou le *kashin*, c'est-à-dire le vassal. Si ces hommes sont en position vraiment subalterne, on les désigne par le terme de *rôtô* (valet d'armes), mot à mot « membre de la troupe » (du seigneur), ou encore *kachi* (homme de pied).

L'avènement d'un nouveau pouvoir

Loin de la cour impériale, des notables locaux gagnent en autonomie et participent à l'essor d'organisations vassales. Au sein de leurs domaines naît une culture glorifiant les valeurs guerrières.

Dans les provinces orientales du pays, au cours des x^e et xii^e siècles, apparurent des seigneurs dont la domination pouvait s'étendre sur plusieurs districts dans lesquels ils disposaient de *yakata*, c'est-à-dire de résidences, de manoirs avec leurs terres. Ils possédaient en propre des greniers, des chevaux, des bœufs et même des esclaves ou des dépendants de vil statut. Ils étaient aussi en position d'autorité publique parce qu'ils exerçaient par ailleurs des charges officielles dans la province où ils avaient assuré leur pouvoir. Leur montée en puissance semble liée à l'éloignement de l'État central, à la maîtrise des outils et des armes en fer ainsi qu'à l'élevage des chevaux. Les fouilles archéologiques ont d'ailleurs permis de mettre au jour dans la plaine du Kantô de véritables prairies artificielles à chevaux.

Leur manoir principal – une structure légère en bois – constituait aussi un lieu de production avec des ateliers textiles de confection, de tissage, de teinturerie, de charpentiers, de forgerons et de fondeurs. Il ne s'agissait pas encore

d'un château proprement dit. Le manoir était alors le seul lieu où étaient fabriqués les outils en fer : bèches et houes, marmites, hameçons, pointes de flèches... Entourée d'une palissade sommaire, la propriété comprenait la résidence du maître, celle de ses hommes en arme, les salles de garde, les écuries, les ateliers, les greniers et les bâtiments administratifs. Autour du manoir s'était parfois développée une petite bourgade où vivaient les « gens de peu » (*genin*) travaillant au manoir ou qui cultivaient un lopin de terre. Puis plus loin, souvent disséminées dans les terroirs, les petites maisons des gens ordinaires libres et « indépendants », mais souvent, dans les faits, sous la coupe du seigneur.

Grâce à leur puissance économique et leur force militaire, ces notables locaux en voie de militarisation firent pression sur les administrations provinciales et arrachèrent de larges franchises et exemptions de taxes sur les domaines dont ils avaient la charge, exemptions d'autant plus fortes que l'éloignement géographique favorisait leur autonomie. Sur les collines en terrasse qui longeaient les rivières, ils créèrent des prairies où paissaient des chevaux. Ces terres herbeuses sont sans doute à l'origine de leur puissance militaire fondée sur la cavalerie. Ils firent aussi procéder à des défrichements de rizières dans les zones inondables des bassins fluviaux où des familles paysannes s'établirent, tandis que sur les pentes, on cultivait le mûrier et le chanvre pour la production de soie et de tissus.

Ces notables locaux se lancèrent dans des politiques de défrichement de nouvelles terres ou de remise en culture de rizières abandonnées et se construisirent ainsi des propriétés qu'ils confièrent « en recommandation » à de plus puissants qu'eux : grands monastères bouddhiques, famille impériale, grands clans aristocratiques de la cour comme les Fujiwara, qui formaient un ensemble de réseaux permettant le contrôle de la plupart des domaines qui s'élevaient en province. Mais, dans l'est du pays, ces hommes

s'émancipèrent des schémas culturels dominants créés à la cour. Ils construisirent des organisations locales de nature féodale, les *bushidan* (groupements guerriers), puis, au cours du XII^e siècle, s'affilièrent à l'une des deux grandes organisations vassaliques guerrières que sont celles des Taira et des Minamoto.

Les guerriers aimaient raconter leurs exploits et se bâtir une légende. Ils partageaient le plaisir de la chasse et des chevauchées, le maniement des armes, la bravoure, la magnanimité. Ils créèrent là les premiers éléments de ce qui deviendra plus tard une véritable culture avec des valeurs, des codes, une morale différente de la culture aristocratique de la capitale. Ils affectionnaient tout particulièrement l'entraînement militaire. On enseignait aux jeunes garçons à tirer à l'arc ou à monter à cheval. Les adultes pratiquaient la chasse à cheval ou des jeux tels que le tir à l'arc au galop sur cible fixe ou mobile. Les expressions alors courantes de « pratique du guerrier » (*bushi no narai*) ou « voie de l'homme d'armes » (*tsuwamono no michi*) impliquaient la fidélité au seigneur, valeur qui est au cœur même de la relation vassalique. On enseignait aussi la solidarité dans l'épreuve et la souffrance, l'héroïsme, la loyauté, le courage, la fidélité au général, le refus de fuir, des formes de désintérêt pour le matériel qui se manifestent dans une certaine beauté du geste, ainsi que la piété filiale (prendre soin de ses parents), garantie de la solidité du groupe familial. La fascination de leurs ancêtres pour l'univers policé de la cour impériale fit peu à peu place à un sentiment d'indépendance lié à la force, à la fureur du combat, à une nouvelle conception de l'honneur. Chevaucher, être armé, chasser, combattre, voilà les signes mêmes de la distinction nouvelle de ces propriétaires fonciers devenus guerriers qui entretiennent avec leur seigneur direct des liens personnels de loyauté et de dépendance.

UNE VISION ROMANTIQUE DU SAMOURAÏ

Mais qu'on ne s'y trompe pas. Il s'agit bien là d'un idéal. La réalité est plus terre à terre. Les guerriers estimaient que les terres défrichées par leur ancêtre leur appartenaient en seigneurie. D'ailleurs ils portaient le nom du domaine qu'ils tenaient en propre, là où était bâti leur manoir, à proximité du sanctuaire où ils rendaient un culte à la divinité protectrice de leur clan et des tombes où étaient vénérées les âmes de leurs ancêtres. Mais le groupe des guerriers était traversé de violentes tensions. Le samouraï est fidèle en effet, mais fait aussi preuve d'un individualisme exacerbé. Les vassaux suivaient leur chef jusque dans la guerre dans la mesure où celui-ci leur garantissait « la paisible possession » de leur bien. Se faire confirmer leurs droits sur les terres, se faire attribuer de nouveaux domaines pris sur les terres des vaincus affiliés à la vassalité adverse, voici ce qui poussait les samouraïs à se ranger sous la bannière de leur suzerain. Perdre la terre qui porte son propre nom depuis des générations est le comble du déshonneur du samouraï médiéval. « Comment peux-tu supporter que le manoir du domaine hérité de tes aïeux puisse être foulé par le sabot du cheval de ton ennemi ? » Si le sort de la guerre devenait défavorable, la trahison du seigneur, quand elle était possible, servait alors à garantir la pérennité du domaine. On touche ici à l'une des limites de l'idéologie guerrière : loyauté et fidélité sont des valeurs sûres tant que leur exaltation ne menace pas le domaine principal du samouraï. Sinon, la trahison, le retournement d'alliance en plein combat demeuraient monnaie courante. Elles expliquent d'ailleurs la complexité événementielle des guerres féodales. Entre les récits guerriers (ou leurs héritiers modernes, séries

télévisées et autres mangas) qui décrivent la fidélité des vassaux à leur seigneur et la réalité historique, il y a un fossé. Pour un samouraï qui se suicide avec son seigneur le soir de la défaite plutôt que de s'enfuir, combien de guerriers ont trahi leur maître ?

Des barbares au pouvoir ?

L'émergence du « temps des guerriers » rompt avec une tradition aristocratique plus policée. La sauvagerie qui anime cette nouvelle classe dominante inspire à la fois admiration et dégoût.

Très tôt, les lettrés japonais de la cour ont considéré que la prise du pouvoir par des hommes armés à l'issue des combats entre les clans Taira et Minamoto à la fin du XII^e siècle et l'émergence d'un nouveau système politique, le *bakufu*, constituaient une coupure dans l'histoire du Japon et sonnait la naissance du « temps des guerriers », *buke no yo*. Le moine Jien, issu de l'illustre famille des nobles Fujiwara, en fit la remarque dans son *Gukanshō* (*Mes vues sur l'histoire*) rédigé en 1220. Pour la première fois de l'histoire du pays, un groupe social différent de l'aristocratie de cour lui contestait le pouvoir à partir de la nouvelle capitale shogunale, Kamakura, dans l'est du Japon, à quelque 430 kilomètres de l'ancienne cour impériale de Kyôto.

Même si l'aristocratie de cour dut parfois s'opposer et composer le plus souvent avec la force militaire de ces guerriers, pour la plupart issus des provinces orientales, le jugement qu'elle portait sur ces nouveaux venus était pour le moins ambigu. D'un point de vue purement économique,

la force militaire exercée par les guerriers du shogun permettait les rentrées fiscales des domaines provinciaux de l'aristocratie où la paix et l'ordre régnaient de nouveau. Il fallait donc s'en féliciter. C'est pourquoi l'empereur-retiré et les familles dominantes à la cour décidèrent de collaborer avec le nouveau système politique en formation et lui garantirent sa légitimité.

Mais les guerriers n'étaient en ce temps-là pas toujours bien acceptés par la société. Leur comportement violent leur portait souvent tort. Un document de 988 provenant de la province d'Owari se plaint des exactions commises par les samourais du gouverneur et les décrit « en aucune manière différents des barbares : ils sont comme des chiens ou des loups ». D'autres évoquent des « bouchers » ou des « équarisseurs », ce qui, dans le vocabulaire de l'époque, était une expression franchement dévalorisante, renvoyant à des professions discriminées et au caractère impur de leurs activités criminelles. Ce nouveau groupe social était en fait perçu – à juste titre – comme très agressif et la notion de l'honneur qui émergea alors a pu apparaître à ses débuts comme une forme de « contre-culture ».

COMPARÉS AUX HUNS !

Encore au XIII^e siècle, *Le Dit des Heiké* évoque d'ailleurs à plusieurs reprises les samourais en les qualifiant d'*Ebisu*, c'est-à-dire de barbares. Quand les guerriers se rassemblent pour assurer la sécurité de l'empereur moine Go-Shirakawa, l'ouvrage les qualifie de « barbares terrifiants », à l'image des Xiong Nu (les Huns) qui vivaient sur les confins de la Chine. On mesure mal aujourd'hui la violence de ces expressions qui reflètent sans aucun doute la manière dont les gens de la cour percevaient ces nouveaux venus. Non pas qu'ils les tenaient pour des étrangers venus d'ailleurs, mais

l'étrangeté violente de leurs mœurs ne pouvait qu'en faire l'équivalent de barbares aux yeux des aristocrates raffinés.

Dans *Le Dit des Heiké*, on trouve aussi cette anecdote terrible. Lors de la bataille d'Ichi-no-tani (1184), Kumagai Naozane, un guerrier au service des Minamoto, désarçonne Taira no Atsumori et s'apprête à lui trancher la gorge quand il s'aperçoit que son adversaire n'est qu'un frêle et beau garçon de l'âge de son propre fils. Un instant, il arrête son geste avant de finalement tuer le jeune homme. Naozane par la suite ne cessera de se lamenter sur « le destin cruel de celui qui porte arcs et flèches », obligé de tuer puisque c'est ainsi « quand on est né dans une maison vouée aux arts de la guerre ». Naozane a honte des manières des guerriers du Kantô qui provoquent la guerre et commettent régulièrement des meurtres, ce qui est d'ailleurs inacceptable du point de vue des valeurs bouddhistes de ce temps. Naozane décidera d'ailleurs de se raser la tête et de devenir moine pour expier ses fautes.

Le courage et la gloire des guerriers étaient certes objets d'admiration, mais la violence, voire la sauvagerie qui les animait, inspirait aussi le dégoût. Aristocrates et gens du peuple redoutaient et méprisaient tout à la fois les samourais. Aux yeux de leurs contemporains, les guerriers étaient des gens effrayants qui inspiraient la peur au commun des mortels. Ainsi peut-on lire dans les *Histoires qui sont maintenant du passé*, un texte qui remonte à la fin du XI^e ou au début du XII^e siècle, quelques descriptions savoureuses de guerriers, comme ce « Tarô no suke [qui] était un homme de plus de cinquante ans, très gros, portant une longue moustache dont le regard fulgurant inspirait la terreur ». Et le texte de commenter : « C'était manifestement un bon guerrier. » L'un des chefs du clan Minamoto, Minamoto no Yorinobu, « s'adonnait à la Voie des armes et suscitait partout dans le monde des craintes sans limites ». Quant à Minamoto no Tametomo, « nul diable, nulle divinité

perverse n'eût sans doute osé lui tenir tête... Il frappait de stupeur les yeux et nul ne lui parlait sans balbutier ».

Si certains guerriers sont fiers d'inspirer la terreur à leurs adversaires et savent faire montre de leur courage, ils n'en restent pas moins victimes d'un véritable complexe d'infériorité vis-à-vis de la culture classique de l'aristocratie. Le fils cadet de Minamoto no Yoritomo qui fonda le *bakufu* de Kamakura, Sanetomo, troisième shogun de 1203 à 1219, n'eut de cesse de s'imposer comme un grand spécialiste de poésie japonaise *waka*. Il échangea une correspondance littéraire avec l'empereur-retiré Go-Toba tandis que Kamakura devenait au cours du XIII^e siècle une ville de culture rivalisant avec Kyôto et accueillant des lettrés chinois et des moines zen de l'empire Song fuyant la conquête mongole. À la rudesse des guerriers de province, la nouvelle aristocratie guerrière du shogunat imposa à son tour une nouvelle culture plus délicate, cherchant à respecter le droit, collaborant avec la cour de Kyôto et procédant à la fondation en 1275 de la bibliothèque de Kanazawa, qui fut longtemps un haut lieu de culture dans le Japon médiéval.

LES SAMOURAÏS

LA GUERRE ET L'ÉQUIPEMENT

Cécile Dauvergne

14. Les armes	85
15. Se protéger sur le champ de bataille.....	103
16. L'art de la guerre.....	115
17. Yasuke, <i>portrait, par William Blanc</i>	127

SENGOKU JIDAI

FISSION, FUSION ET RÉUNIFICATION

Julien Peltier

18. Une société en pleine mutation	137
19. La bataille pour la suprématie.....	143
20. Oda Nobunaga, <i>portrait, par Julien Peltier</i>	149
21. Toyotomi Hideyoshi, <i>portrait, par Julien Peltier</i>	155
22. Tokugawa Ieyasu, <i>portrait, par Julien Peltier</i>	161

SAMOURAÏ, QUELLE PLACE DANS LA SOCIÉTÉ D'EDO ?

Guillaume Carré

23. La chasse aux sabres	169
24. Régime politique et service militaire	175
25. Des samouraïs fonctionnaires ?.....	181
26. La condition guerrière : une réalité contrastée	185
27. Splendeurs et misères des guerriers	191
28. Les 47 rônins, <i>portrait, par William Blanc</i>	195

LE BUSHIDÔ

Olivier Ansart

29. Les origines	203
30. Les grands traîtres.....	207
31. L'âge d'or du bushidô ?.....	213
32. La crise	217
33. <i>Hagakure</i> , symptôme de la crise	223

TABLE

34. Le bushidô comme théâtre	229
35. Miyamoto Musashi, <i>portrait, par Olivier Ansart</i>	235

LES SAMOURAÏS ET LES ARTS

Delphine Mulard

36. Les guerriers en littérature	243
37. Les samouraïs et la peinture	247
38. Estampes et peintures	255
39. La céramique et la cérémonie du thé	259
40. Tsuba : les gardes de sabre décorées	263

LA FIN DES SAMOURAÏS

Pierre-François Souyri

41. Le déclin des Tokugawa	273
42. Le dernier shogun	277
43. Vers la restauration Meiji	281
44. Une transformation sociale	285
45. La révolte des samouraïs	289
46. Le paradoxe du samouraï	293
47. Saigô Takamori, <i>portrait, par Pierre-François Souyri</i>	299

L'HÉRITAGE DES SAMOURAÏS

William Blanc

48. Les samouraïs et le roman national	307
49. Imagerie samouraï et guerre mondiale	311
50. Samouraï et culture pop	317
51. Le samouraï à la conquête de l'Ouest	327
52. Kurosawa Akira, <i>portrait, par William Blanc</i>	333
Bibliographie	339
Les auteurs	347
Table des cartes	351